H 1613

LES TERREVRS PANNIQVES DE CEVX qui penſent que l'alliance d'Eſpagne doiue mettre la guerre en France.

[A. Arnauld]



A PARIS,

Chez NICOLAS ALEXANDRE, ruë des Mathurins.

M. DC. XV.

AV LECTEVR.

VOYANT courir des Libelles qui n'ont pour fondement que la medisance, ny pour but que la sedition, Qui par des paroles escrites auec peu de iugement, & moins de raison, taschent d'irriter le peuple: & tantost en le flattant de l'esperance de le soulager, & du desir de venger la mort du feu Roy (choses toutes esloignées, & contraires à la pensée de ceux qui le disent,) & tantost en l'espouuentant des menaces, & des forces d'vn party qui ne peut subsister qu'en la confusion, le veulent desbaucher de l'obeyssance qu'il doit au Roy. Ie me suis essayé de desabuser les moins clair-voyans, & par des raisons, & par des exemples irreprochables, refuter des simples paroles qui ne contiennent ny l'vn, ny l'autre. Si le discours en est libre, il est encore plus veritable, Mais qui parmy ceste liberté, n'offense point le respect que l'on doit aux grands, ny ne procede d'autre passion, que de celle que i'ay de seruir mon pays, & mon Roy. ADieu.



LES TERREVRS PANIQVES de ceux qui penſent que l'alliance d'Eſpagne doiue mettre la guerre en France.



STANT demeuré dans Paris depuis que le Roy en eſt party pour aller en ce voyage qui a donné l'alarme à tant de perſonnes, leſquelles s'effroyent de leur ombre; Et oyant parler ſi diuerſement de ſon Mariage, ie ne me puis tenir d'en dire ma ratelée cõme les autres, bien qu'auec plus de raiſon que la plus part de ceux qui en babillent. Mais d'autant qu'on a deſia diſcouru ſur le bien, ou le mal qui pouuoit venir de cette Alliance, & que s'y vouloir arreſter dauantage, ſeroit redire les meſmes choſes. Ie parleray ſeulement de ceux qui taſchent d'eſpouuanter les ſujets du Roy, des mouuemens de Monſieur le Prince, ou de ceux qu'on appelle de la Religion pretenduë reformée.

Ceux-là diſent que Monſieur le Prince a ie ne ſçay combien de mille hommes, auec leſquels il eſt reſolu de rompre le coup de ce Mariage, & eſloigner du Conſeil de ſa Majeſté les perſonnes qu'il luy a nommées, auec tout plein d'autres choſes exprimées plus

au long en ſon Manifeſte: & que les deputez de ceux de la Religion ayant fait des demandes conformes aux ſiennes, & redoutant cette Alliance ſur toutes choſes, le ſeruiront contre le Roy meſme, & mettront l'Eſtat en peril.

Pour moy, ie ne penſe pas que les vns ny les autres en ayent enuie; mais ie croy qu'ils en ont encore moins de moyen: Et d'autant qu'en ces choſes-la l'on ſe paye pluſtoſt des exemples que des raiſons, & que nous en auons chez nous des plus illuſtres qui ſoient au monde; Nous propoſerons deux factions les plus grandes, & les plus fortes qui ſe ſoient iamais veuës dans vn Eſtat, la derniere deſquelles s'eſt diſſipée en fort peu de temps, auec de petites forces; & l'autre ayant eſté reduite a l'extremité, ne s'eſt depuis reſtaurée que par les meſmes moyens par leſquels on l'a voulu perdre.

Ie parle de ceux de la Religion, & de ceux de la Ligue; Auſquels pour eſtre les derniers, & les exemples plus fraiz, nous nous arreſterons dauantage. Elle euſt premierement la Religion pour pretexte, qui eſt la plus violente paſſion des ames, & qui porte plus furieuſement les hommes aux armes. Et quant à ſes partiſans, elle euſt ſon pere en Eſpagne Philippe II. l'vn des plus grands Rois que ce royaume ait iamais eu. Son parrain en Italie qui eſtoit le Pape, de la puiſſance & authorité duquel perſonne ne doubte: Et ſon chef miniſt riel en France le feu Duc de Guiſe, l'vn des plus braues Princes, non ſeulement de ſa maiſon qui en a porté de tres-excellens, mais de toute l'Europe; lequel reduiſit Henry III. à la iurer, contre qui elle auoit eſté iurée. Il eſtoit aſſiſté de tout le Clergé, & d'vne bonne partie de la Nobleſſe de

France, de tout le peuple, & de tous les Parlemens, il ne s'en falloit que Bourdeaux ; qui fut retenu en son deuoir par la prudence & fidelité du Mareschal de Matignon, lequel en rapporte encore dans le tombeau vne loüange & reputation immortelle.

Outre cela il auoit vn auantage que Prince aujourd'huy viuant ne peut iamais esperer ; c'est qu'il auoit à faire à vn Roy qu'il auoit sceu rendre tellement odieux à tous ses subiets, qu'il n'eust point de peine à les faire rebeller contre luy. Là où celuy que DIEV nous a maintenant donné, en est autant aymé comme l'autre en estoit hay : Et certainement à bon droict, car iamais Prince ne donna de plus grandes esperances de sa bonté qui est l'objet de l'amour. D'ailleurs la memoire glorieuse du Grand Henry luy sert de beaucoup, car tout le monde se ressouuiét qu'il sauua l'Estat, que les autres auoient bien fort hazardé, & chacun conserue encore au fils l'amour, & l'obligation qu'il deuoit au Pere. Ioint que l'experience des troubles passez, & les playes encore fraisches & sanglantes des dernieres rebellions nous retiennent en nostre deuoir, & nous font sagement discerner le sujet d'auec le pretexte de ceux qui remuët: Tellement qu'aucun ne peut maintenant rien auoir de ce qu'auoit alors le feu Duc de Guise.

Auecque tout cela, ce pauure Prince y perdit la vie, & Monsieur du Maine qui luy succeda peu de temps apres, sa creance auec celle de tout son party: & croit-on que sãs le coup du Ciel ou plustost d'Enfer de Iacques Clemët, il y eust bien perdu dauãtage. Ce Prince qui neantmoins estoit grand, & qui est mort en la reputation de grand Capitaine, & grand homme de bien (deux choses qui ne vont pas tous-

jours enſemble,) Apres tant de breuuages de rebellion qu'il auoit gouſtez par vne paſſion plus naturelle que raiſonnable, en fut tellement degouſté, que faiſant appeller Monſieur du Maine ſon fils vn peu deuant ſon treſpas pour receuoir ſa derniere benediction, Entre pluſieurs graues diſcours qu'il luy fit de l'obeyſſance, ſeruice & fidelité que les ſujets doiuent à leur Souuerain, il luy dit, Qu'au lieu de ſa benediction, il luy donnoit ſa malediction, ſi pour quelque occaſion, ou pretexte que ce fut, il embraſſoit iamais autre party que celuy du Roy, parole eſpouuentable que ce Prince ne doit iamais oublier, & que i'ay bien voulu mettre icy à l'honneur de la memoire de celuy qui l'a ditte, d'autant qu'elle a eſté repreſentée depuis peu de temps à Monſieur du Maine, par vn Eueſque qui auoit eſté preſent alors qu'elle luy fut proferée.

Voyons maintenant ſi le party de Monſieur le Prince eſt fortifié de toutes ces choſes. Premierement le pretexte n'a rien de commun auec la Religion: Celuy de l'Eſtat eſt foible, & puis deſcouuert dés l'Eſté paſſé, où le peuple qui a veu ſes armes ſe reſſouuient encore de quelle façon il l'a ſoulagé, & ne croira iamais que la guerre ſoit vne medecine propre à ſon mal, ny que des ſoldats qui emportoient iuſques à la paille du lict, le doiuent mettre à ſon aiſe, tellement qu'il ne reſte plus à vuider que le mariage du Roy, & la iuſtice des perſonnes qu'on luy a nommées.

Or pour le mariage, le pretexte en pouuoit auoir quelque luſtre du temps que le Roy eſtoit encore Mineur: & de fait ceux qui en parloiét en ce temps-là ne diſoient, ſinon qu'il falloit attendre qu'il fuſt

Majeur. Mais à present, Quelle insolence est-cę à ses subjects, de le vouloir assubjettir luy-mesme à ne se marier point, ou biē à se marier à leur fantasie? Ouy, mais voicy la terreur panique: Le Roy d'Espagne, disent-ils, qui enuironne la France de tous costez, la viendra lors engloutir. A cela il y a tant de choses à à respondre, qu'on est plus empesché de choisir les raisons, que de les chercher.

Mais premierement, si le Roy d'Espagne nous deuore, ainsi que Saturne faisoit ses enfans, ie demanderois à ces gens-là qui sont en si grand soucy de l'Estat: Qui perdroit en cela dauantage, ou eux qui ne pourroient au pis aller que changer de maistre: ou sa Majesté, qui ne pourroit perdre l'Estat qu'auec sa vie? car les Royaumes ne se perdent pas à moins. Que si l'on void euidemmēt que la perte que feroit le Roy seroit incomparablement plus grande que celle de tous ses subjets: pourquoy ne le laissons-nous preuoir & preuenir ces inconueniens auec son conseil, & non pas faire les entendus, & les interessez en vne chose où son interest est si grand par dessus le nostre? N'est-il pas Roy afin de nous conseruer, & nous commander? Et ne sommes-nous pas ses sujets afin de luy obeyr, & de le seruir sans entrer en cognoissance de ce qu'il commande? Voudrions nous rendre sa conditiō pire que celle d'vn chef d'Armée, qui fera faire cent mouuemens à ses soldats, desquels ils ne sçauront nullement la cause: Voila pour preuenir toute dispute, & monstrer que sa Majesté n'est sujete de rendre conte de ses actions qu'à Dieu seul, & moins à ses subjets qu'à tous autres.

Mais pour faire voir que c'est vne terreur panique, Quelle raison y a-il que le Roy d'Espagne nous

puisse nuire par le moyen de ceste Alliance? Est-ce parce qu'il prend Madame, ou parce qu'il donne son Infante? Si pour Madame, le procez en est desia vuidé il y a long temps, & principalement aux despens de l'Angleterre, qui fait voir à tout le monde que les filles ne succedent point en France: S'il la vouloit, ou la pouuoit empieter, ce ne seroit iamais dessous ce pretexte: Et quoy? n'y a-il pas eu d'autres filles de Frãce mariées en Espagne? L'Archiduchesse qui est encores en Flandres, n'en est-elle pas descenduë? pourquoy est-ce qu'il pretendroit dauantage de ce mariage icy, que des autres? Cela n'a couleur, ny apparẽce quelcõque: Quand le Roy d'Espagne nous voudra quereller, il ne faudra iamais à trouuer des pretextes plus especieux.

Et si c'est parce qu'il donne son Infante, Quelle raison y a-il de croire qu'vn enfant, auquel on a desia fait son train & sa maison de François auant qu'elle soit en France, y puisse apporter quelque preiudice? Est-ce la premiere que nous auons euë d'Espagne? La mere de S. Louys qui regit si heureusement le Royaume durant les voyages que ce braue Roy fit en Asie, & en Afrique, & à la Regence de laquelle toute la France en pleins Estats, & deuant eux le Parlement a comparé iustement celle de la Reyne: n'estoit-elle pas Espagnole? La femme du Roy François premier n'estoit-elle pas sœur de l'Empereur Charles le Quint, Roy d'Espagne? Auons-nous plus de sujet de craindre ceste Alliance icy, que celle-là? Ce Roy là estoit-il moindre, ou plus amy de la France que cestuy-cy? Y eust-il iamais ennemy qui eust tant d'enuie de la deuorer, ny qui fist tant d'efforts pour y paruenir? Et neãtmoins il ne se trouue point

que

que les François de ce temps-là fussent si craintifs, d'entrer en ombrage de ceste Alliance? Ceatainemét c'est trop faire d'honneur aux Espagnols, de leur monstrer que nous les redoutons quand ils nous recherchent : nous, qui ne les auons iamais craints les armes en main : c'est les conuier à ce qu'ils n'osent pas entreprendre, & donner le courage de nous attaquer à ceux qui n'aguere pésoiét que ce leur estoit beaucoup de gloire de nous attendre.

Mais ce qui est le plus importãt, comme la crainte ne fait le plus souuent qu'auancer le mal, c'est leur faciliter les moyens d'aspirer à ce qu'ils desirent. Car leuant les armes soubs pretexte de ceste crainte, & allumant la guerre ciuile en France, qui ne sçait que c'est la diuiser en parties & factiõs contraires, & par consequent l'affoiblir, & luy oster le moyen de se defendre contre l'Estranger? Et qui ne sçait que le Roy d'Espagne ayant assisté l'vn des partis, & affoibly l'autre, se pourroit mieux emparer de la France, diuisée apres les ruines d'vne longue guerre, que non pas maintenant qu'elle est vnie & florissante par vne Alliance? Ce sont donc ceux qui redoutent, ou qui font semblant de craindre ce Mariage, qui veulent exposer la France à la seruitude de l'Espagnol, & non pas ceux qui l'ont contracté. Mais c'est assez pour le Mariage.

Quant à la Iustice qu'on requiert à sa Majesté, ie ne veux pas faire icy l'Aduocat, ni pour les vns, ni pour les autres: & encore moins le Conseiller d'Estat. Mais d'autant qu'il importe principalement au Roy, c'est à luy d'en cognoistre, & d'en iuger. Bien diray-ie en passant, que ie n'ay iamais veu de procedure, ni formes pareilles à celle-cy : Au contraire, en la plus-

part des crimes qui viennent en Iustice, les accusateurs sont tousiours presens, & les accusez quelquesfois absens, & icy tout au rebours. Mais tant y a que ce sont des particuliers pour lesquels on ne doit point troubler vn si grand Estat: aussi n'y a-il pas guerre d'apparēce que beaucoup de gens s'y fassent rompre la teste.

Voila en effect tous les pretextes qu'ils peuuent auoir: car de Religion il ne s'en parle point, Dieu mercy: le party est formé dans l'Estat, & tous les François sont d'accord, qu'il vaut mieux l'y tollerer auec incommodité, que l'en arracher auec peril. Il reste maintenant à voir la creance que Monsieur le Prince y peut auoir, & les moyens de soustenir ses pretextes.

Quant à la creance, elle est bien esloignée de celle que ses predecesseurs y ont euë, car ils faisoiēt prendre les armes en vne nuict à tout le party par toute la France, sur vn simple aduis, & sans aucune assemblée, ny deliberation de conseil: Ce que toutes les raisons du monde seroient maintenant bien courtes à leur pouuoir persuader. Et outre la creance qu'ils auoient dans le Royaume, ils l'auoient encore si grande parmi les estrangers interessez en leur cause, qu'ils y leuoient des armées à credit, qui ne leur coustoient quasi rien: Et ce qui est encore plus admirable, les soldats François leur donnoient de l'argent, au lieu d'en prendre, pour payer les Estrangers: ce que ie n'ay iamais leu de ceux de Cesar, ni d'autre Capitaine qui fut iamais. Or si cela se doit esperer de ceux qui seruiront Monsieur le Prince, i'en demāde à ceux qui le suiuirent l'Esté passé. Ce n'est pas qu'il ne soit aussi grand & puissant Prince comme ses pre-

decesseurs, mais c'estque la cause n'est pas semblable. Et puis il n'est pas de mesme Religion, ayant esté instruit en meilleure eschole, & si bien versé en la controuerse, que ie l'ay veu confondre des plus habilles en la doctrine de ceste secte: & plusieurs luy ont ouy dire, qu'il se feroit aussi tost Iuif, ou Mahometan, que Huguenot. Quelle apparéce donc qu'ils s'engagent au party d'vn Prince qui est d'vne Religion contraire à celle qu'ils croient? Et quand ils s'y engageroient, qu'en pourroit-il esperer que les mesmes euenemens qui succederent à ses Ancestres? Croiroit-il mieux faire auec tant de manquemens parmy eux, que ne firent les autres auec tant d'auanges? Ouy, mais ils sont à ceste heure plus forts qu'ils n'estoient alors: Au contraire, il n'y auoit alors fils de bonne mere qui ne fust des leurs: & le zele de leur Religion les portoiét à faire des choses que ceux-cy n'oseroient maintenant penser, tesmoin la coniuration d'Amboise & de Meaux.

Et pour le monstrer encore plus clairemét, voyons s'il se trouueroit quelqu'vn parmy eux qui s'osast promettre de faire signer vne requeste à cinquante mille hommes de ce party, comme l'Admiral de Chastillon promit au temps du Roy Charles?

Mais Monsieur le Prince est assisté d'autres grands Princes, qui mettront de grandes forces ensemble. Ouy, Monsieur le Prince a-il le Pape qui luy enuoye icy des Legats, & des foudres d'Anatheme contre le Roy, comme auoit la ligue? A-il le Roy d'Espagne qui fasse couler des ruisseaux d'or par tout le Royaume? A-il les tailles du Roy que prenoit la Ligue, auec toutes les forces & reuenus de la France? A-il la creance, ni la bien-vueillance qu'auoit le feu Duc

de Guyse parmy le peuple, ny les moyens de luy rendre le Roy si odieux, cõme il auoit sceu rendre Henry troisiesme? A-il en fin le Clergé, les Villes, les Parlemēts, & la plus grande partie de la Noblesse? Que s'il ne l'a point, commēt voulez-vous qu'il fasse auec rien de tout cela, ce que la Ligue ne peut faire auec tant de choses? Mais ce n'est pas aussi son dessein, il a trop d'interest au bien de cest Estat, pour en desirer la dissipatiõ, comme il ne faut pas croire aussi qu'aucun des Princes qui sont auec luy, le voulussent assister en vne si mauuaise cause.

Le dessein de Monsieur le Prince n'estant donc que de rompre le mariage du Roy, ou du moins empescher qu'on ne le precipite, ainsi qu'il dit, & de faire punir ceux qu'il a nommez à sa Majesté. Il en arriuera l'vne de deux choses, ou que ne l'ayãt peu par amour, il l'entreprendra de force, ou qu'il ne l'entreprendra pas. S'il ne l'entreprend, on dira qu'il a tort d,auoir refusé d'accompagner le Roy, pour demeurer icy les bras croisez: & s'il l'entreprend, on dira qu'il en a encore dauantage de l'entreprendre. Et de ces deux choses, s'ensuiura encore l'vne de ces deux, c'est qu'il viẽdra à bout de son dessein, ou qu'il n'y viendra pas, comme il est le plus asseuré. S'il n'y vient pas, il aura tousiours offensé le Roy, & troublé l'Estat pour neant, deux choses de perilleuse consequẽce: & s'il y viẽt, c'est le pis qui luy puisse arriuer. Car ayant violenté le Roy en vne chose si libre que le mariage, il faudra en fin qu'il pose les armes, quand bien elles seroiẽt victorieuses, & que cessant la cause, cesse l'effet: & cependant le ressentimẽt que sa Majesté aura contre luy, sera d'autant plus vif que l'offense se trouuera grande.

Ie dis au pis aller, car il n'y a aucune apparẽce que cela puisse estre: mais quand il seroit, le Roy en seroit tousiours quitte pour dire qu'il ne se veut pas marier, puis que ses subjets ne le trouuent bon, & n'en arriueroit autre chose. Mais ie ne sçay pas si ses sujets en seroient quittes pour dire qu'ils n'auoient en cela pensé qu'au seruice de sa Majesté: car tous ceux qui prennẽt les armes contre leurs Roys en disent autãt. Ceux de la Ligue disoient au commencement que c'estoit pour rendre au Roy Henry troisiesme son authorité, de laquelle ils le vouloiẽt despoüiller: Et autant en disoiẽt les Huguenots de François secõd, & de Charles neufiesme, auec plus de pretexte que Monsieur le Prince: Mais il ne se faut pas amuser à chercher des preuues d'vne chose si manifeste.

Toutesfois on replique icy deux choses qui ont esté dictes, pour monstrer les moyẽs que peut auoir Monsieur le Prince de trauerser le voyage du Roy, (mot qui fait mal à l'ouyr, & à l'escrire, qu'vn Roy de Frãce soit trauersé par vn siẽ subjet en vn voyage qu'il fait dedãs son Royaume.) L'vne qu'il est assisté de plusieurs Princes, qui ne sont en tout que Monsieur du Maine, & Monsieur de Longueuille: L'autre, que le party de la Religion branlera pour luy.

Nous auons desia preuenu ceste objection: Toutesfois pour le contẽtemẽt des plus curieux, disons-en encore vn mot.

Quant aux Princes qui l'assistent, ils sont grands & puissants pour toutes les autres choses qu'on voudra, pourueu que ce ne soit pour faire la guerre au Roy: car en ce fait-là ils ne sont rien à comparaison de ceux qui l'ont autrefois entrepris à leurs despens: & ne pense pas que tous ensemble puissent def-

frayer trois mois vne armée, pour petite qu'elle soit, là où sa Majesté en soustiendra dix. Et de dire que la guerre se nourrit d'elle-mesme, ce n'est pas le moyen de subsister, ny de la faire 48. ans en France, comme les Holandois au païs bas. Où il faut qu'ils permettent toutes sortes de violences aux soldats, en ne les payant pas, & par ainsi qu'ils ruinent le païs, ou qu'é les payant, ils se ruinent eux-mesmes. Or ruiner le païs, & se ruiner eux-mesmes, est vne mesme chose, car ils se ruineront auec le pretexte qu'ils ont de le soulager. Hé! comment fera-l'on accroire qu'on veut soulager la France, qu'on verra fumer souz les ruines de tant de flammes qu'ils y auront allumées? Ioinct qu'il n'y a rien qui se ruine plustost de soi-mesme qu'vn armée indisciplinée: Que s'ils la veulent discipliner, il l'a faut payer necessairement. Et d'où pris (demandoit la feu Royne Marguerite, l'Esté passé, vn iour qu'on luy disoit, que les mesmes Princes auoient ie ne sçay combien de gens:) d'où prendront-ils l'argent pour les soldoyer? car la guerre ne se fait plus à credit, les soldats ne se couronnent plus d'herbe, ny ne refusent plus les chaisnes d'or comme les premiers Romains. Monsieur le Prince de Condé Ayeul de cestui-cy, la fit quelque temps ainsi que nous auons dit: mais c'estoit en vne saison où le zele de la Religion estoit si ardent, qu'il faisoit donner de l'argent à ceux qui en demandent auiourd'huy, Et si auec tout cela, apres auoir disposé des moyens de tout son party, tant luy que son fils, qui ne luy cedent en rien, & obtenu des paix aduantageuses, les armes en main, ils sont morts toutesfois bien pauures, & ont laissé Monsieur le Prince, ainsi que tout le monde sçait, le plus incommodé Prince

de la Chrestienté. Et quant à feu Monsieur du Maine, qui iouyt si long temps des forces & des moyens de tout le Royaume outre ce qu'il tira d'Espagne, chacun void ce qui luy en est demeuré. Que peut-on donc esperer de leurs enfans, s'ils s'engagent si gayement en vne guerre contre le Roy, n'estans appuyez que de leurs fortunes particulieres? Car nous auons desia monstré que le fer d'Allemagne branloit pour ceux de la Religion, l'or d'Espagne couloit pour ceux de la Ligue, & le plomb d'Italie ne faisoit gueres moins d'effect que les autres deux : & neantmoins tout cela ayant esté court, quelle apparence y peut-il auoir en la durée d'vn party, qui n'a rien de tout cela?

De penser que les mesmes Allemans, & les Anglois les fauoriseront: cela est fort incertain. Mais il est tres-certain que le Roy d'Espagne, le Pape, les Venitiens, & tous les Alliez de sa Majesté l'assisterõt fort fidellement, & de cela personne n'en doute. Mais chacun doute à bon droict des autres, des Allemans, parce qu'ils ne sont point interessez en cette cause, comme ils estoient du temps qu'on brusloit icy leurs confreres, & par ainsi n'ont à faire de s'en mesler. Du Roy d'Angleterre, encore moins, parce qu'il est allié de sa Majesté, & d'ailleurs c'est vn Prince sage, & qui n'ayme pas moins la paix, qu'il hait mortellement les broüilleries dans vn Estat, joint que fauoriser vne reuolte chez ses voisins, ce seroit vn mauuais exemple en ses subjets propres: le Roy d'Angleterre est trop grand politique, & n'ayme pas si particulierement Monsieur le Prince, qu'il vueille perdre l'amitié du Roy pour la sienne. Et quant aux Hollandois qu'on met encore en ligne de conte, il

y a bien du discours & de la raison, à croire qu'vn Estat encore naissant, qui ne s'est formé, & ne subsiste encore auiourd'huy que par la faueur & les moyens de la France, luy donne maintenant quelque subjet de se joindre auecque l'Espagne pour le destruire. Ce sont donc des Terreurs paniques que de nous vouloir espouuenter de cela.

Quant à ceux de la Religion, outre qu'ils ne sont pas en estat non plus que les autres, de nous faire plus de peur ny de mal, que d'en receuoir, ils perdroient le subjet & le pretexte qu'ils ont tousiours pris de leuer les armes, qui estoit la liberté de cõsciẽce, en laquelle ils estoient forcez. Et s'ils ont esté battus par tout en vn subjet plein d'apparence, il est fort apparent qu'ils seront ruinez tout à fait, quand ils n'en auront du tout point, comme ils n'en peuuent iustement prendre. Car outre qu'ils ne sont nullement pressez en la liberté de leur conscience, ny priuez de l'exercice de leur Religiõ, ny des charges de ce Royaume, comme ils estoient, mais iouïssent des mesmes honneurs que les Catholiques, & ont l'entrée du cabinet comme auec les plus fauoris, ils ont encore dauantage vn fonds particulier de pẽsion destinée seulement pour eux, & ont basty leurs fortunes parmy nous dans les meilleures villes de France, qu'il faudroit quitter : Ce que ie ne croy pas qu'ils voulussent faire, pour aller tenir la campagne en Picardie, ou prendre vn meschant village en Gascogne auec Monsieur le Prince. Ie ne dy pas que quelques morfondus & desesperez de leur party, aussi bien que des Catholiques, ne le suiuissent, à la charge de le quitter à la premiere commodité que l'occasion leur presenteroit, mais que tout le corps

de la Religion s'embarque auec luy, c'est vne Terreur panique.

Et de fait, n'en auroit-on pas veu desia quelque esclat? Il me semble qu'il est plus facile d'empescher vn Mariage auant qu'il se fasse, que de le rompre apres qu'il est fait. Le Roy est desia à Bourdeaux, ses subjets luy osteront-ils sa femme par le chemin? Cecy me fait souuenir des entreprinses des Cheualiers de l'Isle ferme, qui osteront Oriane aux Romains, si ce n'est que ceux-là auoient pour pretexte le secours d'vne Princesse qu'on marioit, & desheritoit par force, auec lequel encore ne l'osterent-ils qu'aux Ambassadeurs, & ceux-cy n'en ayant aucun, la voudroient oster au Roy mesme. Mais ie ne croy pas qu'il s'en puisse trouuer en Gaule, ny en toute la grand Bretagne qui soient si temeraires seulement de l'imaginer. Leurs Majestez y ont mis aussi tel ordre, que de quelque costé qu'on remuë, on se trouuera pris par tout: Car outre qu'elles ont dequoy se faire iour, & dissiper aussi bien les nuages qui se voudroient opposer à la clarté de leurs rayons, comme elle les dissiperent l'Esté passé par leur seule veuë: Elles ont laissé deux armées, la moindre desquelles est assez forte pour les faire recognoistre, l'vne dans le Royaume soubs le Mareschal de Boisdauphin, & l'autre à la frontiere soubs le Marquis de Spinola, Qui ne sont pas composées de soldats de quinze à la douzaine, comme ceux du party contraire, mais bien disciplinez, & payez, & qui soustenant vne iuste cause, ie laisse à penser ce qu'ils doiuent faire contre des soldats tels que ceux que nous auons deschiffrez.

Que si leur malheur attire les armes de sa Maje-

ſté ſur leurs teſtes, & qu'ils le contraignẽt de monter à cheual en perſonne pour leur fondre ſur les bras: Que feront vn tas de gens ramaſſez de toutes ſortes, contre vne ſi genereuſe Nobleſſe que celle de France, combattant aupres de ſon Roy? ou pour mieux dire, qu'euſſent-ils deſia fait, ſi ſa bonté ne les euſt eſpargnez iuſques à preſent? Car chacun ſçait qu'ils ne ſubſiſtent que par ſa patience, & que s'il ne preferoit la douceur à la violence, ils ſeroient deſia perdus. Mais ſa Majeſté veut imiter le Soleil, & non pas le vent. Ne ſçauez-vous pas qu'ils firent vne fois gageure qui deſpoüilleroit pluſtoſt vn homme? & que le vent le pouſſant rudement, luy faiſoit d'autant plus garder ſa robbe qu'il s'efforçoit de la luy oſter, là où le Soleil le preſſant doucement par la chaleur de ſes rais, la luy fiſt quitter de luy-meſme.

Il y a encore vne autre choſe entre mille que nous obmettons, c'eſt que quand le Roy auroit perdu dix batailles, il ſe remettra touſiours en moins de rien ſur ſes pieds: Là où ſes ennemis n'ont point de reſſource, & ne ſe pourront iamais non ſeulement releuer quand ils ſeront abbatus, mais encore ne ſe pourront iamais garder de tomber d'eux-meſmes. Pour preuue de cela, il ne faut que ſe repreſenter la Ligue, laquelle toute grande, toute puiſſante, & toute eſpouuentable comme nous l'auons veuë, n'euſt pas laiſſé de ſe ruiner d'elle meſme, quand meſme le feu Roiy n'euſt point haſté ſa ruine, parce que chacun y auot ſon deſſein à part, & que bien qu'ils fuſſent tous d'accord d'empeſcher qu'il ne ſuccedaſt à la couronne, ils ne l'eſtoient pas de celuy qu'ils deuoient mettre en ſa place.

Et puis quels grands Capitaines pour entrepren-

dre la guerre contre vn Roy de France? Ie ne veux pas dire que Monsieur le Prince, Monsieur de Longueuille, & Monsieur du Maine, ne soient vaillants de leurs personnes pour combatre en particulier. Mais pour commander en generaux d'armées, chacun sçait que leur aage, ny le temps auquel ils sont venus, ne leur permet pas d'auoir les parties d'vn chef de guerre. Monsieur de Neuers en sçait tout seul plus que tant qu'ils sont, mais ils l'ont perdu aussi bien que Monsieur de Vendosme, qui estoient les deux plus belles plumes de leur aisle. Le Mareschal de Bouillon leur reste encore, qui est assez bon Capitaine, mais comme chacun sçait, & qui est plus pres de se voir enclos dedans le pourpris de sa petite principauté, non sienne, que d'en sortir pour mettre le feu dedans ce Royaume. Comparez maintenant ceste puissance à celle du Roy, & vous verrez que la peur qu'on nous en veut faire, est vne Terreur panique.

Et ie ne sçay pas commment les François, qui ont veu plusieurs fois les Roys d'Espagne & d'Angleterre, liguez auec l'Empereur & le Pape, contre la France, sont maintenant deuenus susceptibles de ces impressions. Vous diriez que la moindre fueille qui branle, tout est perdu: & où est doncques la race de ces genereux Gaulois, qui ne craignoient rien, sinon que le Ciel tumbast sur leurs testes? Il est vray, c'est vne destinée à nos ieunes Roys, de ne passer iamais leur premiere ieunesse sans quelque trouble, mais le repentir n'a pas esté moins fatal à tous ceux qui les ont troublez: & iamais homme n'a voulu ruiner cest Estat, qui ne s'y soit ruiné luymesme. Qu'on en voye l'Histoire, on trouuerra que

ce que ie dis eſt veritable.

Non pas que ie croye que Monſieur le Prince, ny pas vn de ceux qui l'aſſiſtent ait ce deſſein, Ia à Dieu ne plaiſe. Mais vn abiſme appelle l'autre: l'on s'engage ſans y penſer au commencement, à des choſes que la neceſſité nous contraint puis apres de faire. Le Conte Iulian qui mit les Mores en Eſpagne, ne penſoit qu'à venger ſon iniure particuliere, & perdit toute ſa patrie. Feu Monſieur le Prince de Condé, & l'Admiral Chaſtillon, n'eſpouſerent le party de la Religion que pour s'en ſeruir contre ceux de Guiſe, & depuis ils ſe trouuerent inſenſiblement obligez à s'en ſeruir contre le Roy meſme: Les exemples n'en ſont que trop familieres & domeſtiques à noſtre grand malheur.

Voila doncques le ſujet des Armes de Monſieur le Prince, car de dire que c'eſt pour ſa iuſte defenſe, perſonne ne l'attaque, ny ne le pourſuit, on le laiſſe aller & venir comme bon luy ſemble, On l'empeſche bien d'entreprendre, mais on n'entreprend rien ſur luy. Et quant au reſte des ſubjects exprimez en ſon Manifeſte, auſquels la reponce qu'on y a deſia faicte, m'empeſche de m'arreſter, il en y a deux admirables que ie ne puis paſſer ſoubs ſilence, l'vn, quand il ſe plaint qu'on hazarde la ſanté du Roy par ce mariage, l'autre qu'ō l'a preſſé d'eſteindre le droict annuel. Sans doute ce dernier n'eſt point de Monſieur le Prince, il eſt de quelqu'vn qui a payé la Paulette, lequel aymant mieux ſon intereſt particulier, que le bien public, s'eſt laiſſé trranſporter à ſa paſſion. Mais eſt il poſſible qu'il ſe trouue encore des gens qui tournent à crime la plus iuſte ſupplication qui ſe ſoit iamais faicte en tous les Eſtats de France?

& qu'on s'ose plaindre publiquement que les gens de bien aient demandé que les offices soient donnez à la vertu, non point à l'argent? Que Monsieur le Prince ayant signé ce Manifeste, s'offence qu'on a voulu oster la Venalité de France, qui est vn de ses plus grands maux, & dont l'abolition eust esté le plus grand bien qui pouuoit reüssir de la conuocation des Estats? Est-il possible encore vne fois qu'il se pleigne de ce qu'on hazarde la vie du Roy en le mariant si ieune, & qu'en mesme temps il se plaigne aussi de ce qu'on veut oster la Venalité des charges, qui expose son Estat & sa vie à tant de dangers? Est-il possible qu'vn hõme qui s'arme pour rendre l'honneur à la vertu, & l'integrité à la Iustice, s'offense qu'on ait osé demander apres les Estats qu'elles ne fussent point venduës? Et pleust à Dieu que la faueur de ceux qui l'ont requis, eust esté plus grande encore qu'elle n'est, & que leur demande leur eust esté accordée! A la verité l'on leur faict beaucoup d'hõneur de se plaindre de cela. Mais ayant traicté ce sujet ailleurs, ie ne m'y veux pas estendre dauantage, si ce n'est pour preuenir vne difference qu'on me pourroit faire de la Venalité auec le droict annuel, qui toutesfois est nulle: car tant que le droict Annuel demeurera, on ne peut oster la Venalité. Allez croire maintenant que ces gens-là se soucient de la santé ny de la vie du Roy, qui crient qu'on la hazarde en le mariant si tost, & se plaignent d'vn autre costé, quand on veut empescher que par la vente des charges, on ne fasse entrer toutes sortes de gens dans son Conseil, en sa table, en son cabinet? où est-ce, ie vous prie, que sa vie est plus hazardée, ou en le mariant auec vne Princesse de son aage, & encore plus

ieune, ou en l'exposant par la venalité des offices à toute sorte de traistres, empoisonneurs, & meurtriers qui peuuent entrer dedans sa maison? Et neantmoins on fait grief de ce qu'on leur a voulu fermer la porte en estaignant le droict Annuel, auec la Venalité des charges.

Que s'il void par là qu'ils n'ont rien moins en la pensée que le soucy de conseruer la vie du Roy, quelque parade qu'ils en fassent pour faire les bons valets; ils se soucient encore moins de poursuiure la mort du feu Roy. Tout cela ne sont qu'artifices & fusils de sedition, pour faire presumer au peuple que la Royne ne s'en est pas bien acquittée. Et neantmoins, quels Iuges plus entiers & plus naturels y pouuoit-elle employer que le Parlement? Osera-l'on dire qu'vne telle compagnie qui s'est tousiours monstrée si jalouse de la vie de son Prince, aye negligé la iustice de sa mort? Mais qui ne void la foiblesse de ce pretexte, & que Monsieur le Prince ayant tesmoigné par tant d'actions qu'il ne regarde qu'à ses affaires, ne se soucie de la mort du Roy que pour allarmer le peuple, qui a le principal interest en sa perte? Car les grands n'en ont pas empiré leur condition, & Monsieur le Prince moins que tous, qui estant reduit à Milan au train d'vn seul Escuyer, & n'estant remonté depuis en sa grandeur que par la liberalité de la Royne, n'a pas tant de sujet de s'en plaindre, qu'elle : Mais tel demande raison de sa mort, qui seroit bien marry de le voir en vie.

Qu'on pardonne à la iuste douleur que ceste playe me renouuelle, si elle me contraint de parler ainsi. Ie ne suis inspiré d'aucune passion contre personne, & moins contre Monsieur le Prince que tout

autre, duquel, hors l'intereſt du ſeruice du Roy, ie ſuis tres-humble & tres-obeïſſant ſeruiteur, comme ie luy ay teſmoigné il y a plus de dix ans. Et deſirerois auec les gens de bien de le reuoir, tant luy que Monſieur de Longueuille, & du Maine aupres de ſa Majeſté, comme ils en ont eſté conuiez. Mais principalement Monſieur le Prince, qui deuroit en ceſte occaſion y tenir le rang qui eſt deu à la grandeur de ſa Naiſſance, ainſi qu'elle luy a commandé, pluſtoſt qu'en luy deſobeïſſant ſe faire remarquer à la poſterité, pour auoir eſté l'Autheur de tant de calamitez qui accompagnent les guerres ciuiles, & l'argument & ſubjet principal de ceſte Terreur panique.